

L'Université : Alma mater ou père indigne ? (*)

Michèle Causse

Je m'adresse ici à **celles** qui, à un titre ou un autre, ont quelque relation avec l'Université et en ont souffert ou en souffrent.

Je voudrais d'abord vous rappeler l'origine étymologique du vocable selon le petit Robert : mil. "communauté" dans le latin juridique ; "ensemble ou totalité" dans le latin classique.

Je n'hésiterai donc pas à voir dans l'**Université**, comme dans la **nation** "un universel particulier" (!) qu'il convient d'interpeller, surtout au titre de ce communautarisme qui tant effarouche les oreilles des tenants de l'Universalisme, évidemment oublieux du privilège de leur particularisme.

On appelle université "**chacune des institutions ecclésiastiques d'enseignement secondaire et supérieur, nées, sous l'autorité papale, de la fusion des écoles cathédrales, monastiques et privées.** A l'époque moderne : "**l'université est le corps des maîtres de l'enseignement public des divers degrés (placés sous l'autorité d'un grand maître.)**".

Si je tiens à rappeler l'origine chrétienne de l'université **(1)** c'est pour mieux souligner que l'axe principal de cette religion est le renoncement à soi, le salut étant conditionné à cet ascétisme. Le monachisme misogyne est ainsi à la base d'une culture qui, d'emblée, sera contraire à toute éthique et esthétique de soi au sens où, dans les années 70, nous, lesbiennes et féministes l'entendrons, avant que Foucault ne le théorise et que, son enseignement, souvent mal compris, ne laisse place à une egolatrie.

L'université qui s'inscrit dans les consciences comme le lieu privilégié et d'ailleurs unique du **savoir** fragmenté en disciplines (sic) est d'abord le lieu institué des idées recevables et partant reçues, des idées transmissibles et partant transmises, le musée de conservation des productions du père, des pères-versions. Les idées ou recherches qui ne sont pas recevables par l'Institution masculine du savoir ne sont pas transmises. Ce bastion qui maintient et perpétue les inégalités sociales et **sexuelles** dit ce qu'il en est du recevable et de l'irrecevable **(2)**.

La présence massive des femmes (désormais admises) à l'Université ne doit pas nous induire en erreur sur le caractère non démocratique d'un enseignement qui n'a pas révisé ses contenus ni ses préjugés. La mixité ne signe que l'accès des femmes au savoir des hommes, lequel garantit une ultérieure aliénation, une (dé)cérébration obscène et mortifère dont les "bénéficiaires" elles-mêmes ne mesurent pas toujours le caractère létal, même et surtout lorsqu'elles le transmettent. Vous me direz et vous aurez raison, qu'il est préférable à l'analphabétisme et à l'ignorance. L'université est prodigue en informations utiles... nulle ne songerait à le nier. Mais surtout, en l'état actuel de nos sociétés, il ne faut pas se cacher que seul un ou des **diplômes** universitaires, en particulier en France, donnent

(1) Elle est dite abusivement "Alma mater". Rappelant étrangement l'expression "Notre mère l'Eglise". C'est ainsi que nous sommes invoquées par des lieux de prescription au titre de Grandes procréatrices pour être mieux éduquées comme petites filles modèles et évacuées comme grandes filles prodiges.

(2) Comme Gloria Escomel me le fait remarquer : pour que les idées soient recevables, elles doivent passer par cette série de sous-produits universitaires que sont les « publications savantes », les colloques à thème et les appels à communications sur des sujets déterminés par les organisateurs ou organisatrices. Comment sont financés ces colloques et autres manifestations du savoir universitaire communiqué à des pairs ? Par des subventions universitaires et - de plus en plus dans les secteurs des sciences «non-humaines», - par le financement des entreprises : cela est vrai pour tous les domaines de recherche de pointe, en médecine, physique, polytechnique... les domaines les plus masculins et donc les sujets dictés par la nécessité de développer certains biens et services en faveur de la société patriarcale. Rayonner (impératif numéro 1 de la progression universitaire) passe donc par une allégeance aux lois du marché. Grosses entreprises, marketing, etc. qui n'en ont rien à faire du féminisme à moins qu'il ne puisse être récupéré.

droit, dans le meilleur des cas, à un emploi bien rémunéré, à un titre et à une place enviables. Et seuls ils signent l'entrée par la grande porte dans la Cité. Qui est privée de ces diplômes est quasiment privée de statut, de crédibilité

Mais cette place ne sera pas donnée. Il faudra passer avec l'Université un marché qui sera : "prends congé de toi, Individue, et tu auras du pain, peut-être de la brioche. Deviens **comme** un homme blanc et nous ferons **comme** si tu étais des nôtres. Viens vivre et étudier selon les normes du groupe qui t'a exclue de tout. Viens dans une institution dont les schémas de valeur t'excluent ou t'ignorent. Viens et nous ferons de toi cet être parlé qui ne trouvera plus sa propre langue." Vous imaginez sans peine le dilemme que représente le fait d'entrer ou de travailler dans ce conservatoire du savoir monosexué lorsqu'on est confusément ou farouchement contre le système viriocratique planétaire, enfin identifié comme tel.

Réléchissons un instant :

Mon devenir est celui d'un être jeté dans un monde où il doit s'orienter, comprendre sa situation singulière : la configuration de mon destin exige que le moi ne soit pas dissocié de ma vie. Je ne me saisis comme étante, (be/ing) comme connaissant, qu'à condition de sentir, sentir étant synonyme de recevoir, vivre dans un monde où le soi se reconnaît, s'exerce, se répand. Or, cette donnée de fait qu'est mon incarnation est niée par l'Université (entre autres institutions). Ce qu'elle exigera de moi, précisément, c'est que je cesse d'être "moi" pour devenir "on". L'institution se saisira de ma perméabilité, de ma réceptivité par une action extérieure, une instruction au contenu normé (dicté par les seuls intérêts des "grands maîtres" cités plus haut, devenus tout aussi bien les multinationales) afin de me faire naître à son réel. Dans un langage que j'ai nommé androlecte **(3)**. Et un pâtir qui est bien loin de mon expectative d'étante. Loin de mon incarnation.

A la racine de l'ascèse intellectuelle tout entière on trouve ce détachement, essentiellement fictif, de "mon corps". Disjonction due à l'héritage grec et en particulier à Aristote. Or s'il m'est enjoint d'être détachée de mon corps, cela veut dire que je vais me constituer comme sujet en renonçant à l'existence. Je ne serai, à l'Université qu'à condition de me traiter comme n'étant pas. Dé/vitalisée. C'est ce paradoxe qui est attendu de Je. Etre un instrument, désincarné, d'un apprentissage qui ne me veut pas étante. Sous le poids des données que j'enregistre, "on" me submerge. J'en viens à me renier, à me dégager symboliquement de mon corps. Mon attention tout entière absorbée par l'apprentissage n'exige que ma mémoire, les connexions cérébrales prévues par la "discipline" que j'étudie. Cette attention a pour but la répétition et non l'invention. Dès lors, le monde n'est plus ma représentation mais celle d'un autre. Qui ne me demande pas mon accord ni ma participation. Bien pis, qui me veut du mal (comme je l'ai démontré ailleurs).

C'est ainsi qu'"appartenir à l'université" signifie appartenir à un monde clos qui n'a d'autre justification positive que le formatage de individus propres à exercer leurs neurones selon un mode convenu pour l'exercice de tâches déterminées. Dans un originel de plus en plus oblitéré. Seule comptant la future fonction à remplir dans une certaine économie à la fois abstraite et tyrannique, avec le meilleur rendement possible. Sartre a d'ailleurs donné de l'intellectuel la définition exacte de "technicien du savoir pratique qui, pour accéder à l'universel concret, doit nier sa particularité".

L'université ne permet pas à la personne que je suis de se poser puisqu'elle demande l'impersonnel, le "on" anonyme, sans visage et indéfinissable. Le "on" ne me permet pas d'être agent. Comment mon texte peut-il entrer dans votre contexte ? demandent de plus en plus nombreuses certaines "je" mauvais sujets. "On remarque que, on notera que" etc. Le "on" s'affirme comme un absolu qui est le contraire d'un absolu. Ce "on" me cerne de toutes parts, m'investit et finit par rendre impossible l'usage du "je" qui ne soit la répétition d'un "on" : "chacun sait, on ne peut pas douter" etc. Derrière ce "on", qui se dissimule ? Ce pronom, ou encore la forme passive fréquemment adoptée, nous révolte tout particulièrement lorsqu'il touche aux domaines qui concernent ce "nous" rassemblé ici. "nous" c'est à dire cette pluralité de "je" radicales actives dans la négation du "on" (homme) qui nous régite et veut nous nier.

(3) L'*androlecte* (fonction d'expression de la pensée et de communication entre les hommes) est le langage parlé par tous les animés de la planète, quelle que soit la langue ; le mot vient du grec *andros* qui signifie homme (mâle). L'*androlecte*, qui passe pour neutre et émanant des humains en général véhicule en fait la pensée, les visions et visées d'un sexe dit fort au détriment d'un autre dit faible.

En voici des exemples pris dans le numéro d'Esprit de ce mois-ci sous la plume d'universitaires :

"on sait depuis longtemps qu'il n'y a pas un mais des féminismes" (Depuis longtemps ? Quel temps ? Qui le sait ? Et à qui s'adresse cette phrase ?)

"Depuis un siècle et demi le statut des femmes **change** dans tous les domaines" (p 59)

"des **changements** sans précédent ont donné un statut différent à la femme" (p.130)

"des **changements** remarquables sont apparus dans la vie privée durant les quarante dernières années" (p 139)

Ces formulations qui donnent comme un fait à la fois acquis et abstrait "la montée au pouvoir des femmes" (sic) coupent, occultent l'originel à l'origyne desdits changements, d'ailleurs non précisés, à savoir les luttes de féministes et des lesbiennes en particulier. Je ne sache pas qu'il y ait eu d'autres "motivées et engagées" au changement laissé ici dans l'indétermination. Les agentes, les actantes seront systématiquement passées sous silence. Saura-t-on jamais assez que ce sont trois lesbiennes qui sont à l'origine des luttes pour la parité ? Quoi qu'on pense de ladite parité en régime phallique. Elles ne feront pas histoire. Or il se trouve que, entrer dans un lieu de savoir qui me demande de couper le cordon ombilical me reliant à moi, de voir affirmée l'indépendance du monde par rapport à moi, c'est assister à un documentaire qui en fin de compte se supprime, se discrédite à tout jamais par le fait qu'il m'ignore.

Par opposition au "on" anonyme, à la forme passive, quel est le propre de la personne ? Eh bien c'est affronter: le je se présentant comme le lieu du courage quand le on est celui de la fuite, de la dilution "on prétend que, on assure que". Or si nous ne nous appartenons que dans la mesure où nous créons, où nous nous créons, nous pouvons dire que l'université ne nous permet pas de nous appartenir. En revanche elle encourage notre fragmentation, notre schize. Etat de fait dénoncé, auquel nous devons remédier.

Affronter c'est envisager. Or envisager est justement le propre de celle qui, en situation, refuse de la subir. Par des opérations de la pensée consécutives à son expérience du sentir et du vivre, elle a saisi sa situation. Elle a évalué. Et compris que "se soucier de soi" est une règle co-extensive à la vie même. Une éthique, politiquement indispensable. Celle du sujet défini par son rapport à soi-même et non à l'institution. Partant elle a inventé.

Dès lors il va de soi qu'elle est perdue pour le clonage institué. Hors de l'espace de contention ou dans le lieu même de sa dé/perdition, elle ne se laissera plus réduire au "on", à l'assimilation forcée, elle fera scission, sécession : qu'elle soit biologiste telle Barbara Mc Klintock, économiste telle Marilyn Waring, ethnologue comme Nicole Claude Mathieu, théologienne comme Mary Daly, elle ne laissera plus sa pensée se plier au formatage qui la déformerait en la voulant conforme. **Elle en paiera le prix et c'est ce prix qui m'intéresse.** Isolée, ostracisée, disqualifiée par le "on" environnant, elle s'engage en son propre nom, elle risque, elle assume la responsabilité d'actions et réflexions qui ne sont pas répertoriées dans le système de pensée masculin. Ni validées. Dans ses actions, la personne se reconnaît. Si le "on" n'a pas de visage, (dominant ou dominée assujettie) elle, en revanche, est le produit de ses actes et la productrice continue, autrement dit une Individue. Laquelle est irradiante. Elle est, en soi, un coup d'état, ce coup d'état vaut pour toutes les autres. Ouvre aux autres le chemin, qui pour elle, pour son "JE" n'est que barbelés et difficultés. Non indicibles mais non dites. **C'est à ce non dit que j'en appelle.** Lorsqu'il s'agit de témoigner, personne ne peut le faire à notre place

Peuvent et doivent témoigner celles parmi nous:

- a) qui ont refusé et refusent d'entrer à l'université en raison des contraintes et limitations qu'elle exerce sur tout esprit novateur et inventif (on trouve ici des écrivains, (j'écris désormais écrivain depuis que j'ai pris conscience que putain n'avait pas de féminin (*Petit Robert* : putain : cas régime en – ain de l'ancien français put (masculin=mauvais, vil, **pute (fém.) en latin putidus : puant.** Dans sa forme adjectivale, putain est neutre : putain : qui cherche à plaire à tout le monde : un gros bonhomme, fort pacifique et très putain (*Flaubert*)), des poètes, artistes, les autodidactes ignorées qui n'ignorent pas, elles, la déformation que peut exercer un espace de savoir normé. Celles qui savent que l'Université ne s'intéresse qu'aux œuvres d'auteurs mortes ou des créatrices ne mettant pas en cause les prémisses de son fonctionnement ;

- b) qui travaillent à l'intérieur de l'université (ingénieure de recherche, professeure) et souffrent quotidiennement des censures et blocages qu'exerce l'Institution à leur encontre, mutilant leur créativité jugée "militante", "idéologique", bloquant leur promotion, schizant leur être, et ne décidant viables que les problématiques inscrites dans la structure du champ et dans les langages propres à ses disciplines, délimitant le pensable et l'impensable et partant l'espace des questions et des réponses possibles ;
- c) les doctorantes qui ne peuvent faire admettre leurs projets dans le cadre restrictif de l'université sous le prétexte que leurs sujets de thèse ne sont pas scientifiques (ne répètent pas l'héritage de la pensée hégémonique, bien qu'elles aient la maîtrise des savoirs impartis en haut lieu) et qui sont contraintes à des autocensures humiliantes voire à des renoncements préjudiciables à l'histoire de leur devenir, à celui de la pensée elle-même, à jamais hypothéquée dans la mesure où l'Université vise à la séparabilité du vivant et du cognitif. Etant féministes, lesbiennes non assimilées aux gays, lesbiennes radicales, elles ne pourront pas produire des études qui leur tiennent à cœur et resteront totalement à l'obscur des œuvres de leurs devancières. Et a fortiori des formes de connaissance que peut engendrer un "savoir vivre" conjoint au "vivre le savoir."

Celles auxquelles j'en appelle, responsables de leurs actes et de leurs paroles, conscientes de la nécessité de la **transmission**, se situent donc hors de l'institution et dans l'institution, en particulier dans les women's studies, gay et lesbian studies domestiquées et apprivoisées telles qu'elles commencent à exister peureusement en France, dans la mixité, *ic* sous la haute juridiction d'un Individu dominant ou d'une dominée ayant fait allégeance. Car notre expérience nous enseigne que rien de ce qui advient à l'Université n'est libéré du psittacisme, de la hiérarchie (fût-elle apparemment remise en cause) et que cette institution ne peut que reconduire sournoisement les apories dont elle-même est issue au profit d'un seul genre, autoproclamé neutre et universel. (La fortune récente des formes modernes de reconversion du sado-masochisme étant la preuve éclatante des possibilités de cooptation et assimilation de la viriocratie : faire apparaître, et même promouvoir comme dissidente et hautement libératrice, voire subversive, la version la plus éculée et extrême des relations de pouvoir entre les sexes).

J'en appelle donc au témoignage de ces gynés, aussi nombreuses que dispersées. Mon but est en effet de nous donner un espace public de doléances.

- a) d'abord sous les espèces d'un livre recueillant nos expériences, un cahier de doléances ainsi qu'il en exista en 1789
- b) ensuite dans la constitution d'un lieu alternatif, un espace de légitimité qui donnera les moyens matériels d'existence à une réflexion, création et action courageusement radicales remettant en cause les fondements phallogocentriques et donc défectueux du symbolique. (Je vous renvoie à mon livre "Contre le sexage" qui émet des propositions inédites et à ce jour non transmises alors que toute une chacune appelle de ses vœux un changement du symbolique. (Je pense ici à l'échange de propos entre Nancy Fraser et le philosophe Rorty.) Dans ce lieu nous ferons en sorte que la culture soit le site du politique et non son remplacement. Il n'y aura plus de rupture entre théorie et praxis. Le souhait d'Annah Harendt, que jamais la réflexion ne se scinde de l'affectif, la théorie du politique, sera enfin exaucée. L'action ne sera pas récupérée par l'Université après avoir été dévitalisée. Nul adjectif n'étant plus dévitalisé en effet que celui d'académique. Les études académiques ne donnant ni la volonté ni l'énergie de changer le monde. Seulement, dans le meilleur des cas, d'en analyser *ad infinitum* les rouages

Nous refusons que l'Université continue à enseigner, camper sur le savoir des corps qui sont morts de solitude et de faim quand leurs œuvres étaient, de leur vivant, conspuées, ignorées ou censurées. Car nous sommes ces corps-là. Nous sommes des vivantes qui, incarnant l'impensable, voulons qu'il soit reconnu et légitimement transmis, rémunéré et démocratisé (par voie de presse, de bibliothèque, de radio, d'enseignement etc.) afin que celles qui le portent et l'énoncent ne soient pas les victimes sacrificielles ultimes de générations et générations de "gynés" que Virginia Woolf, en son temps, souhaita libérer du joug des pères et des frères. J'ajouterai des fils. Car nous le savons: Seul ce que nous imaginons est appelé à devenir.

J'accueillerai tous les témoignages signés ou anonymes, sur mon courriel.

(*) 2e Colloque international d'études lesbiennes : La grande dissidence et le grand effroi. Actes du colloque Espace lesbien n° 2, Bagdam Espace Edition, Toulouse, 2001